

CONCILIUM

LITURGIE



**FAUT-IL
A TOUT PRIX
CÉLÉBRER
L'EUCCHARISTIE ?**

MARY COLLINS — DAVID POWER

BEAUCHESNE PARIS

LE PAIN DE LA CÉLÉBRATION : SIGNE COMMUNAUTAIRE DE JUSTICE

par Enrique DUSSEL

Enrique Dussel est né en Argentine, à Mendoza, en 1934. Docteur en philosophie et en histoire, licencié en théologie. Professeur d'éthique à l'université autonome de Mexico et d'histoire de l'Église à l'Institut théologique d'études supérieures, à Mexico. Il est président de la Commission d'études de l'Histoire de l'Église en Amérique latine (CEHILA). Il est membre fondateur de l'Association œcuménique des théologiens du Tiers Monde (EAT WOT).

On trouve parmi ses ouvrages récents : *Desintegración de la Cristiandad y liberación* (Désintégration de la chrétienté et libération), Sigueme, Salamanque, 1978 ; *Filosofía de la liberación* (Philosophie de la libération), USTA, Bogota, 1980 ; *Filosofía ética latinoamericana* (Philosophie éthique latino-américaine), t. I-III, Edicol, Mexico, 1977, t. IV-V, USTA, Bogota, 1980 ; *Religión*, Edicol, Mexico, 1977 ; *Ethics and Theology of Liberation* (Éthique et théologie de la libération), Orbis, New York, 1978 ; *Los obispos latinoamericanos y la liberación de los pobres (1504-1620)* (Les évêques latino-américains de la libération des pauvres, 1504-1620), CRT, Mexico, 1979 ; *History of the Church in Latin America (1492-1980)* (Histoire de l'Église en Amérique latine, 1492-1980), Eendmaas, Grand Rapids, 1981 ; *Ensayos de un filosofar de liberación* (Essais d'une philosophie de la libération), El Ateneo, Caracas, 1981 ; *De Medellín a Puebla (1968-1979)*, CEE, Mexico, 1979 ; *Papers for Liberation Theology* (Études pour une théologie de la libération) MACC, San Antonio, 1981 ; *Introducción a la Historia general de la Iglesia en América latina* (Introduction à l'histoire générale de l'Église en Amérique latine), t. I, Sigueme, Salamanque, 1982, Orbis Books, New York, et Vozes, Petrópolis)

Adresse : Celaya 21-402
MEXICO 11 D.F. (Mexique).

Une année s'est écoulée depuis la mort de l'archevêque M^{gr} Romero, le zélé pasteur, assassiné le 24 mars 1980, tandis qu'il célébrait la messe. Il couronnait par le sang son ministère, particulièrement préoccupé des plus pauvres et des plus mis à l'écart. C'était un suprême témoignage, qui demeure le symbole de la souffrance d'un peuple, mais aussi motif d'espérance pour un avenir meilleur.

JEAN-PAUL II, 24-3-81.

Il s'agit de comprendre quelle relation il y a entre le pain, fruit du travail communautaire des hommes et qui s'échange entre ceux qui le produisent, et le pain, matière de l'offrande eucharistique. A un second niveau de profondeur, il faut établir la liaison entre le pain du sacrifice et le corps même du prophète qui s'offre au cours de l'histoire dans les luttes pour la justice, pour la construction du Royaume. Pain du travail, pain de l'offrande, le corps du martyr pain eucharistique. C'est-à-dire savoir relier *économie et eucharistie*, l'essence du christianisme.

Comme nous l'avons fait en d'autres occasions¹, nous nous référerons à un fait historique qui s'est produit dans l'Église. Il s'agit de la conversion prophétique de Bartolomé de las Casas survenue en avril 1514, événement qui est relaté dans *l'Histoire des Indes*, au livre III, chapitre 79². Bartolomé était arrivé en Amérique, le 15 avril 1502, neuf ans après la découverte de ce continent par Christophe Colomb, et il avait participé avec Ovando à la violente conquête des Indiens Tainos. En tant que prêtre, il fut la première vocation sacerdotale américaine, et c'est lui qui célébra pour la première fois la première messe en 1511, son parrain étant Diego de Colomb, fils du découvreur, et il fit la connaissance, en Hispanola (Saint-Domingue), des dominicains Pedro de Córdoba et Antón de Montesinos. Dès janvier 1513, il participa avec Pánfilo de Narváez à la conquête de l'île de Cuba où la domination européenne des chrétiens s'imposa par « le sang et le feu ». En paiement de ses services, Bartolomé reçut un groupe d'Indiens qui travaillaient pour lui (système de la *répartition*). Durant douze ans, il se fit le complice de la violence dans les Caraïbes :

Le prêtre Bartolomé de las Casas, écrit-il à son propre sujet, était très occupé et très préoccupé de ses gains, tout comme les autres, et

1. Cf. « Art chrétien de l'opprimé en Amérique latine », dans *Concilium* 152, 1980, 1. : « Statut économique de l'Eucharistie », 56-57 ; « Puebla : relations entre éthique chrétienne et économie », dans *Concilium* 160, 1980, 165-179 ; sur Bartolomé de Las Casas, le chapitre I, de l'ouvrage collectif du CEHILA, *Historia general de la Iglesia en América latina* (Histoire générale de l'Église en Amérique latine), t. I, 1982.

2. BAE, Madrid, 1961, t. II, 356 sq.

il envoyait les Indiens de sa *répartition* dans les mines pour en extraire l'or et pour faire des semailles, et il profitait d'eux le plus qu'il pouvait.

Lorsqu'il arriva dans la ville de Espiritu Santo, comme il n'y avait dans l'île ni prêtre ni religieux, Diego Velasquez demanda à Bartolomé de célébrer l'Eucharistie et de prêcher l'Évangile. C'est pourquoi, Bartolomé se décida à « quitter la maison qu'il avait sur le fleuve de Arimoc », et « commença à réfléchir en lui-même sur certains commandements de la Sainte Écriture ». Le texte biblique qui sert de point d'appui à la conversion prophétique du grand lutteur du xvr^e siècle est important :

Ce fut d'abord et principalement le chapitre 34 de l'*Ecclésiastique* (Ben Sira) : « Sacrifier un bien mal acquis, c'est se moquer ; les dons des méchants ne sont pas agréables. Le Très-Haut n'agrée pas les offrandes des impies, ce n'est pas pour l'abondance des victimes qu'il pardonne les péchés. C'est immoler le fils en présence de son père que d'offrir un sacrifice avec les biens des pauvres. Une maigre nourriture, c'est la vie des pauvres ; les en priver, c'est commettre un meurtre. C'est tuer son prochain que de lui ôter la subsistance ; c'est répandre le sang que de priver le salarié de son dû. » « Il commença, continue Bartolomé, à considérer la misère et la servitude dont souffraient ces peuples (les Indiens). En appliquant l'un (le texte biblique) à l'autre (la réalité économique des Caraïbes), il reconnut en lui-même, convaincu de la vérité, qu'était injuste et tyrannique tout ce qui se commettait contre les Indiens dans cette Inde.

Bartolomé ne put célébrer sa messe, son culte eucharistique. D'abord, il libéra ses Indiens (« il décida totalement de les laisser »), et commença son action prophétique, d'abord à Cuba, puis à Saint-Domingue, ensuite en Espagne, et après dans tous les royaumes des Indes, « les laissant tous émerveillés et même effrayés de ce qu'il leur disait »³. « En traitant de la vie contemplative et active, qui est la matière de l'Évangile de ce dimanche, au sujet des œuvres de charité, il lui fut nécessaire de leur montrer l'obligation qu'ils avaient de les accomplir et de les exercer envers ces gens dont ils se servaient si cruellement ». Il est certain que le texte de *Si 34*, 18-22, avait une structure surprenante.

I. LE « PAIN »

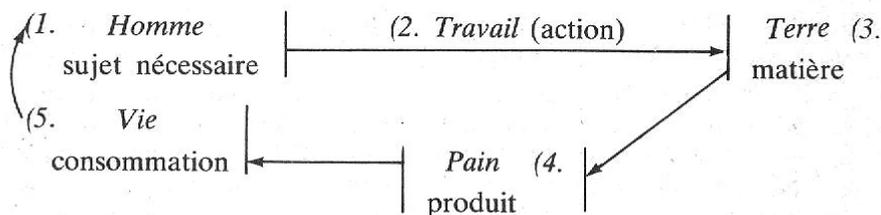
Le texte relu à Cuba disait : « Le pain⁴ est la vie du pauvre ». Dans le monde méditerranéen, la culture du blé, le « pain » est la réalité et le

3. *Ibid.*, 358.

4. Cf. article ἀγοτος, Kittel *TWNT I*, 475-476 (bibliographie mise à jour en t. X/2, 993, Behm).

symbole du *produit* du travail de l'homme. C'est-à-dire qu'il est le fruit principal de la relation homme-nature, du travail. Cette relation s'établit dans l'ordre de la production (*l'ordo des factibilia*)⁵, auquel se rapporte la prière de l'Offertoire de la messe catholique : « Nous t'offrons ce "pain" fruit de la *terre* et du *travail* des hommes ». Nous voyons là les trois termes : terre, travail, pain.

Schéma 1. — CIRCUIT DE LA PRODUCTION



Cette relation du sujet-nature à travers le travail est une relation *matérielle*. La terre devient « matière » (*en quoi et avec quoi*) du travail. Sans travail, il y a la terre, il y a le cosmos, mais il n'y a pas « matière ». La « matière » (le matérialisme sacramental) est constituée et est un *a posteriori* de l'*a priori* humain et subjectif du travail. Le matérialisme cosmologique (« tout est matière ») est naïf et facilement réfutable. Le matérialisme productif est irréfutable et sacramental ; la terre est *matière* du travail. Sans terre et sans travail, il n'y a pas de pain. Sans pain, il n'y a pas d'Eucharistie. Mais, qu'est-ce que le « pain » ?

Le pain est un « pro-ducto » ; c'est celui qui « s'avance » (*pro-*) devant le regard comme un phénomène dans le monde. Il est une création humaine ; il est la continuation de la création. Il est extériorisation, sortie, objectivation de la subjectivité humaine. Il est « culturalisation » de la terre. Il est culture, technique, technologie. Ce sont les produits qui nous entourent comme système, comme civilisation. De toutes manières, ce « pain » est le fruit de ce qui est plus digne que le pain lui-même : le travail. Dans la Bible on a le terme « *'abodah* »⁶. C'est le travail manuel (mais c'est aussi, comme nous le verrons plus loin en VII, le travail du temple, le « service » divin⁷. Le « Serviteur » (*'ebed*) de Yahveh est le

5. « *Ordo quem ratio considerando facti in rebus exterioribus constituit per rationem humanam, pertinet ad artes mechanicas* » (Thomas d'Aquin, *In Ethic. Expos.*, L. 1, lect. 1, Marietti, 1949, 3).

6. Cf. article ἐργον, *TWNT* II, 631-653 (bibl. X/2, 1084-1085) Bertam ; et l'article παῖς, V, 636-712 de divers auteurs. Est important l'art. λατρεύω, IV, 58-68, Bornkamm, où on montre qu'en grec λατρεία et λατρευεῖν a le même sens que l'hébreu *'abodah* et *'abad* (p. 59, 45^e ligne ; p. 61, 27 et 28^e lignes).

7. Voir mon article « Domination-libération » dans *Concilium* 96 (1974), 6. : « *Praxis liberadora* ». Il est suggestif de se rappeler que λάτρις (d'où vient en grec le « culte ») signifie « salaire de l'ouvrier » : rendre le culte, c'est payer au travailleur son salaire (Cf. Kittel *TWNT* IV, 59).

«travailleur» du Seigneur. Les prophètes, les pharisiens, les apôtres et Jésus lui-même travaillent. Le travail est l'action humaine, digne par excellence, qui objective dans la nature, la dignité de l'homme. Sans travail, l'homme serait une pure objectivité inféconde sans «pain» pour le sacrifice : ses mains seraient vides.

II. LE PAIN EST «VIE»

Le texte de la conversion prophétique de Bartolomé dit que «le pain est vie»⁸. Vit celui qui est «autre» que tout autre, qui est libre, qui s'autodétermine, qui est autonome dans son existence, que sa sensualité mobilise pour accomplir ses fins, qui jouit, qui se satisfait, qui adore, qui, en tant que vivant, rend un culte au Dieu vivant.

La vie s'oppose à la mort. Tout *besoin* est une certaine mort (cf. niveau 1 du schéma 1). «J'ai eu faim...» est le premier besoin. La faim est un manque-de-nourriture. Le pain est l'aliment par excellence. C'est-à-dire que si le pain est produit du travail, avant, cependant, il est exigence d'un besoin : on produit le pain *parce qu'on* a besoin de manger. Le pain est aliment de la vie avant que produit du travail (la relation 1→5 est encore plus fondamentale que la relation 2→4, du schéma 1. La consommation du produit est négation de négation : c'est tuer la mort ; c'est donner vie à la vie. «J'ai eu faim et on m'a donné à manger» est donc, dans sa matérialité sacramentelle, le critère *absolu* du Jugement final.

Aussi, Jésus dit-il, dans le sens eucharistique et, pour cela, productif : «Je suis le pain de vie» (*Jn 6, 35*). Le pain qui nourrit, avant d'être produit (la *manne* était un «pain du ciel»⁹, et donc un don gratuit de Dieu prééconomique : pain sans travail) est satisfaction, est jouissance, est vie, est déjà le Royaume réalisé¹⁰.

«Manger» («prenez, *mangez*, ceci est mon corps», *Mt 26, 26*), c'est détruire le pain, le mettre en miettes, le mastiquer, le nier. La négation de l'objectivation de l'effort charnel de l'homme (le pain : produit) est niée pour réaliser la vie. La mort du pain est la vie de la vie. Le pain était comme une mort de l'homme dans son travail. Mystérieuse et sacrée dialectique de mort-vie, de destruction-résurrection ! Il est certain que la

8. Cf. article ζάω, ζωή, *TWNT* II, 834-874 et θάνατος, III, 7-21, les deux de Bultmann (bibl. récente dans *X/2*, pp. 1094-1095). La vie (*Yaiim*) est le bien suprême (*Pr 3, 16* ; *Mc 8, 36*).

9. Le «pain du ciel» (ἄρτος ἐκ τοῦ οὐρανοῦ, *Jn 6, 31*, en référence à *Ex 16, 4* ; *Neh 9, 15* ; *Sg.16, 20* ; etc. Cf. *Dict. de la Bible* VI, 1960, col. 965-976.

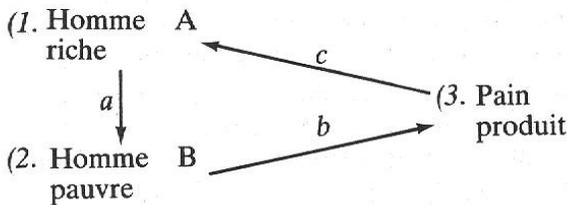
10. «Heureux celui qui mange au banquet du Royaume de Dieu» (*Lc 14, 15*). Le Royaume est représenté depuis l'expérience de la nourriture, du rassasiement, de la satisfaction.

vie est la cause originaire et finale du pain. « Pain de vie » qui nourrit et qui meurt en donnant la vie.

III. LE PAIN EST LA VIE DU « PAUVRE »

Le texte biblique ne dit pas : « Le pain est la vie de l'homme, mais « du pauvre ». Homme, nous le sommes tous. Les « pauvres », ce sont quelques-uns.

Schéma 2. — CIRCUIT PRATICO-PRODUCTIF : ÉCONOMIQUE



Pour comprendre la catégorie biblique du « pauvre », il faut d'abord faire quelques distinctions. Pour qu'il y ait « pauvres », il est nécessaire qu'il y ait plus d'un homme. S'il n'existait que Robinson Crusoe, il ne serait ni pauvre ni riche, il serait simple un « homme ». Être « pauvre », c'est se situer à un endroit très précis dans la relation homme-homme. Si la relation homme-nature est *productive*, la relation homme-homme est *pratique* (de l'ordre du faire : *operabilia*). La relation interpersonnelle est *éthique*. La relation homme-nature est *technique*. La relation éthique est de bonté ou de méchanceté, de vertu ou de vice. La relation technique est d'efficacité ou de productivité. La relation entre personnes est de service ou de respect de l'autre ou de domination ou d'aliénation de l'autre. Le péché est une relation *pratique*, éthique. Pour qu'il y ait un « pauvre », il est nécessaire qu'il y ait un « riche ». S'il n'y a pas de pauvre, il n'y a pas de riche et vice-versa. C'est un concept dialectique : il inclut son contraire. Mais les deux termes ne sont pas équivalents. On ne peut pas être riche et pauvre dans la même relation *hic et nunc*. Le riche est l'opresseur, le pécheur ; le pauvre est l'opprimé, celui qui souffre le péché du pécheur (donc, dans ladite relation, il est le juste, le sujet actuel du Royaume des cieux). La relation pratique ou éthique riche-pauvre est celle de « oppresseur-opprimé » (flèche *a* du schéma 2). « Pauvre selon l'Esprit » ou « spirituel » ; un riche ne peut être pauvre dans l'intention mentale. « L'intention mentale » n'est pas l'Esprit Saint¹¹. Sont « pauvres d'esprit » ceux qui, par

11. Fréquemment, on confond « spirituel » (πνευματικός ; cf. article πνεῦμα, TWNT VI, 330-453, divers auteurs) avec quelque chose de purement « mental », dans

option prophétique, assument la condition d'opprimés : « Lui, de condition divine, s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave » (Ph 2, 7) Mais pas seulement cela.

Pauvre est celui qui a produit ou travaillé son produit (flèche *b*) pour satisfaire son besoin. Le « pain » (3 du schéma 2) toutefois, ne retourne pas au producteur dans la consommation, mais il passe, par un processus de désappropriation (flèche *c*), à l'oppresseur. L'oppresseur pratique se transforme en « riche » (il peut y avoir un oppresseur qui ne parvient pas à être riche parce que, par exemple, il libère son opprimé immédiatement après son acte de domination) quand il s'approprie le produit du travail de l'autre. Ainsi, il accumule le fruit de son travail et celui de l'autre. « Riche », comme catégorie biblique, ce n'est pas seulement le pécheur, mais le pécheur qui l'est structurellement, historiquement, économiquement¹²; c'est-à-dire celui qui jouit d'un usufruit, consomme, utilise le produit du travail de l'autre comme instrument de la domination sur l'autre.

De telle sorte que, quand on dit « pauvre », on n'indique pas seulement celui qui a des biens ou qui a la liberté ou la disponibilité de biens. Cela n'est pas suffisant. Pour qu'il y ait « pauvre », il faut qu'il y ait aussi riche, domination, production, produit, désappropriation et structuration productive de cette domination. Pauvre est l'opprimé, celui qui est désapproprié structurellement du fruit de son travail.

Maintenant, on comprend le texte biblique qui dit « le pain est la vie du pauvre ». Le pain est le produit-aliment pour le pauvre-désapproprié qui, nécessairement, travaille mais ne consomme pas : sa vie s'objective dans le produit, mais ne retourne pas comme vie-consommation. Quand le pain n'est pas vie du pauvre, le pauvre meurt.

IV. VOLER LE PAIN, C'EST « TUER »

Quand une personne en domine une autre, c'est un péché pratique, éthique, comme lorsque quelqu'un donne un soufflet à un autre, méprisant ainsi la dignité sacrée de la personne. Mais quand quelqu'un enlève à l'autre le produit de son travail, la relation n'est pas seulement pratique (homme-homme), pas seulement productive (homme-produit), mais pratique-productive : économique. On domine une autre personne, mais à travers un produit de son travail. Le « tu ne déroberas

l'intention. Comme si c'était un acte d'une faculté anthropologique (l'intelligence en action). Confondre l'*intentio* ou intention avec l'Esprit Saint, c'est de cela qu'il s'agit. Le ψυχικός (animal ou humain) doit se distinguer du πνευματικός (qui procède de l'Esprit Saint), dans le texte de Mt 5, 3, que le traducteur espagnol Juan Mateos traduit correctement : « Heureux ceux qui choisissent d'être pauvres », et non, par exemple, comme la Bible de Jérusalem le traduit en français.

12. Cf. ce que nous avons dit sur le « péché social » (*Concilium* 160, 1980, 170 sqq.).

pas» se trouve ainsi placé au niveau pratico-productif : économique. Mais, en dernière instance, il nous renvoie au « tu ne tueras pas ». Le texte biblique de la conversion de Las Casas indiquait : « Le pain est la vie du pauvre. Celui qui l'en frustre est homicide. Tue son prochain, celui qui lui enlève son salaire ; celui qui ne paie pas le juste salaire répand son sang ». La *logique* de la théologie hébraïque est cohérente : si le pain consommé est vie, le pain non consommé laisse dans le sujet qui travaille (et qui se sépare de sa vie en objectivant sa vie dans le produit) la pure négativité de la nécessité nécessitante : la mort. Le pain produit et non mangé est « pain de mort », et « qui le mange mange sa perte », dirait saint Paul.

C'est pourquoi la mort est le fruit du péché, dans son sens premier et radical : qui domine son prochain et lui enlève le fruit de son travail le laisse dans sa faim : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger » est le critère absolu de la perte éternelle. Laisser le producteur sans son produit, c'est assassiner, tuer, détruire la manifestation de Dieu (tant de sa révélation que de son culte¹³), l'autre l'opprimé, le pauvre.

Les indigènes du Rio Arimao devaient remettre à Bartolomé, comme tribut et sous la violence de la domination, une partie du blé et de leur temps de travail selon le système économique de la *répartition*. Bartolomé comprit, alors, « la misère et l'asservissement dont souffraient ces gens », et il découvrit « l'aveuglement, les injustices et les tyrannies que commettaient » les conquérants. Il découvrit soudain que le « pain » qu'il pensait offrir avait été arraché aux pauvres, que c'était du pain non consommé, que c'était assassiner les Indiens que de leur arracher le fruit de leur travail. Et comme il allait « leur célébrer la messe », il dit aux Européens qu'ils « ne pourraient se sauver », s'ils traitaient de cette manière les Indiens. Il vit alors la relation entre la liturgie eucharistique et le système économique d'oppression. Il vit le pain taché de sang. On raconte de saint François Solano, o.f.m., saint prédicateur au Pérou et en Argentine au xvi^e siècle, qu'une fois, alors qu'il était invité par quelques conquistadors à manger, au moment de bénir la table, il prit un morceau de pain, le serra dans ses mains, et voilà qu'il commença à en jaillir du sang. Le saint dit alors : « Ce sang est celui des Indiens. » Il se retira dans son couvent sans avoir mangé une bouchée, laissant les riches européens confondus et épouvantés¹⁴.

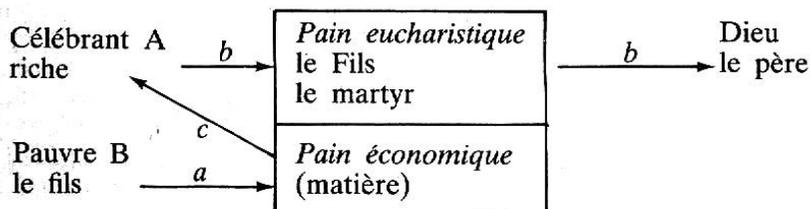
13. Cf. l'article de *Concilium* 96, 1974, sur le pauvre comme « épiphanie ». Mais le pauvre est également l'épiphanie du culte : servir le pauvre, c'est servir Dieu ; donner à manger à l'affamé, c'est offrir le pain à Dieu lui-même. Dieu se révèle à nous *par* le pauvre, et nous lui rendons un culte *par* le pauvre (le circuit pratique de la révélation-culte).

14. Le saint a dit ensuite : « Je ne peux manger à la table où on mange le pain pétrifié avec le sang des humbles et des opprimés » (B. DE VIDAL DE BATTINI, « Leyendas de San Francisco Solano », dans *Selecciones folkloricas Codex* (Buenos Ayres), V, 1965, 78.

V. LE PAIN DE L'ÉCONOMIE EST LE PAIN DE L'EUCARISTIE

Qu'on comprenne bien : le pain de l'Eucharistie, le pain préparé pour le sacrifice, c'est le pain *réel* ; c'est *réellement* le produit d'un travail historique, concret, humain. En effet, offrir quelque chose à Dieu n'a pas seulement un sens sacramental, si on entend, par sacrement, un « signe *sensible (matériel)* de la grâce » qui indique la relation homme-nature (eau, huile, sel, pain,...), mais aussi *économique*. Donner, offrir, échanger, faire cadeau ou voler quelque chose à quelqu'un, c'est établir une relation économique. Offrir à Dieu un morceau de pain (« Nous t'offrons, Seigneur, ce pain fruit de la terre et du travail ») est un acte de culte, d'*économie théologique*¹⁵.

Schéma 3. — RELATIONS PRODUCTIVES-PRATIQUES DU CULTE : L'EUCARISTIE



Bartolomé (conquistador, A du schéma 3) avait dépossédé l'Indien (le pauvre exploité, B) du fruit de son travail. Le travail de l'Indien (flèche *a*) ne retourne pas à l'Indien comme vie, mais l'opresseur se l'approprie (flèche *c*). Ce pain dérobé c'est, maintenant, le *même* pain posé sur l'autel comme « pain eucharistique ». Le prophète latino-américain comprenait la dialectique économique-eucharistique selon le texte biblique de l'*Éclésiastique* :

« C'est immoler le fils en présence de son père que d'offrir un sacrifice avec les biens des pauvres. Le pain est la vie du pauvre ; l'en priver, c'est commettre un homicide. » Et, plus haut, il avait lu : « Le Très-Haut n'accepte pas les offrandes des impies. »

L'identité du pain-produit du travail quotidien, changé et échangé, respecté ou dérobé, et le pain de l'autel, voilà là la question. Le *pain économique*, c'est le *même pain eucharistique* qui doit être consacré. Dans le pain, c'est la vie du travailleur objectivée, son sang, son intelligence, son effort, son amour, sa jouissance, son bonheur, le

15. Cf. *art. cit.*, *Concilium* 152, schéma p. 56.

Royaume. Lui ravir injustement ce pain et l'offrir à Dieu, c'est de cela qu'il s'agit. Pour que ce pain devienne le « corps » même de « l'Agneau immolé », il faut qu'il soit pain de vie, pain qui ait rassasié, nourri, refusé la négation de la mort, de la nécessité, de la domination, du péché ; qu'il soit pain de justice.

VI. L'IDOLÂTRIE N'EST PAS L'EUCARISTIE

Donc qui offre à Dieu un pain dérobé au pauvre offre à Dieu la vie du pauvre. Le pauvre est le « fils » (l'Indien) et le célébrant (Bartolomé de las Casas), le « riche » qui offre le pain arraché par l'injustice au pauvre offre au « Père » (Dieu) la vie même de son fils : « C'est sacrifier le *fils* en présence de *son père*. » Le père qui désire avec perversité le sacrifice de son fils, qui désire son sang, ne peut être un Père aimant, mais c'est une idole sanguinaire, Moloch, Mammon, l'Argent.

Aussi le texte biblique dit-il : « Le Très-Haut n'accepte pas les offrandes... » Comment pourrait-Il accepter une offrande qu'on sacrifie à l'idole, au fétiche, à Satan ? Dieu ne désire pas qu'on lui offre la vie de son fils en l'assassinant en sa présence. Dieu désire la vie de son fils comme existence libre ; il désire justement comme sacrifice qu'on refuse la mort du mort : la nécessité du pauvre, de l'opprimé. Donner à manger à l'affamé, donner la vie à celui à qui la vie manque, c'est là le culte qu'aime le Très-Haut. Le culte fétichiste offre à l'idole le pain dérobé, le sang du pauvre ; le culte eucharistique offre au Père de toute-bonté le pain de justice, le pain qui a rassasié la faim :

Tous les croyants *ensemble* mettaient *tout en commun* ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon *les besoins* de chacun. Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le *pain* dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur » (Ac 2, 44-46).

Le pain eucharistique de la « communauté des croyants » était un pain qui avait rassasié le *besoin* en toute justice (« ils les partageaient... »), dans la joie de consommer, de manger, d'être satisfait. C'était un pain de vie, communautaire, un pain d'amour. C'est l'utopie du christianisme primitif et l'utopie du Royaume à venir ; c'est l'horizon de compréhension critique de tout système économique historique, de toute justice comme *condition pratique pour pouvoir* célébrer l'eucharistie qui sauve.

VII. LE « CORPS » DU MARTYR ET LE CULTE FÉTICHISTE

Le pain qui est mangé donne la vie en même temps qu'il se détruit lui-même, est consommé, se nie. La mort du pain est l'origine de la vie de celui qui le reçoit. Jésus est le « pain de vie » :

Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude (*Mt 20, 28*).

Servir (*διακονεῖν*) en grec traduit le (*'abodah* hébreu), c'est travailler et rendre un culte. Le « serviteur » (diacre ou travailleur) lutte pour Dieu et ainsi rend un culte à Yahveh. Le « travail » historique du Christ ne fut pas seulement pour produire des produits d'artisan (maisons, tables, chaises, qu'il dut fabriquer à Nazareth), mais il fit de son propre corps le produit offert au Père pour que la « multitude »¹⁶ parvienne à être un « peuple »¹⁷. Donner vie ne va pas sans mort. Jésus lui-même est la vie (*Jn 11, 25*) et il est le pain (*Jn 6, 35*) qui s'offre dans le sacrifice : « Prenez, mangez, ceci est mon corps » (*Mt 26, 26*). Son « corps », sa « chair » même de martyr, se transforme historiquement en « l'Agneau égorgé ». Maintenant, la corporalité, la chair, l'être même du prophète, dans l'histoire, dans les contestations de classe entre riches et pauvres, dans la conjoncture politique, dans l'option pour les opprimés, dans l'opposition aux oppresseurs, à leurs armées, à leurs armes... c'est maintenant la chair du Rédempteur qui s'offre sur l'autel de l'histoire :

Là, ils le crucifièrent et avec lui deux autres : un de chaque côté, et, au milieu, Jésus » (*Jn 19, 18*).

Son corps suspendu est maintenant le « pain » du sacrifice pour la *vie* de la multitude.

Le « corps » du pauvre meurt lorsque le pain lui est arraché ; la faim est l'aliénation du pain du travail. Interposer son propre « corps » (matériel) entre le pauvre et le riche, entre l'oppresseur en faveur de l'opprimé, c'est faire de son propre « corps » l'objet de l'acte tyrannique brutal, de l'acte mortel, de l'acte satanique du Fétiche, de l'Idole. Le Fétiche vit du sang du pauvre ; la vie de l'Idole est la mort du pauvre. Arracher la vie du fétiche

16. Cf. article ὄχλος, dans *TWNT V*, 582-589, Meyer-Katz (Bibl. X/2, p. 1208). C'est tout le thème du *'am ha'arets*, la « pâte » (*Mc 3, 20* ; *Lc 5, 1* ; *Mt 13, 2* ; *Ac 7, 9* ; etc.). C'est un groupe d'hommes sans organisation, sans destin, sans conscience, sans mémoire historique.

17. Cf. article λαός dans *TWNT IV*, 29-57, Strathmann. Le mot hébreu *'am* apparaît dans le texte biblique plus de 2000 fois. Comme *Goi* n'apparaît que 40 fois et comme *F'ôm* 11 fois. Le peuple a maintenant le sens d'une communauté avec une unité, une alliance, une mémoire historique, un destin, une espérance. C'est une catégorie positive, comme dans la théologie rabbinique « peuple saint » (*'am qados*).

pour la justice, c'est le tuer. Mais l'idole avant de mourir tue. Tue le martyr (qui atteste que le pauvre doit avoir la possibilité de consommer le pain de son travail : le Royaume comme banquet dans la justice) qui lutte pour la vie du pauvre. La vie du pauvre, c'est le pain ; lutter pour qu'il ait son pain, c'est offrir son propre « corps » comme objet de la violence du péché, de la domination de l'Idole. L'Idole désire la vie du Fils, sa mort. Le Fils offre au Père la vie que lui arrache l'Idole, au Père qui ne désire pas sa mort, mais la reçoit, parce que la mort du juste, du pauvre, du Fils est le passage de la mort à la vie, passage, par le désert, de l'esclavage de l'Égypte à la Terre promise, terre de cette terre et terre eschatologique du Royaume qui est déjà commencé dans le temps quand le pauvre mange, quand il rassasie sa faim.

Le Christ s'identifie au corps matériel, à la chair souffrante et nécessiteuse du pauvre : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Mt 25, 40*). Mais le Christ se fait « pain » de l'histoire et offre son corps pour la libération des pauvres. De même, M^{sr} Antonio de Valdivieso, au Nicaragua au xv^e siècle, ou M^{sr} Oscar Romero, au Salvador au xx^e siècle. Comme Jean-Paul II le souligne, le corps de M^{sr} Romero fut martyrisé « tandis qu'il célébrait la sainte messe. Il couronnait par son sang son ministère « sacerdotal ». Le pain de justice fit que M^{sr} Romero s'identifiait à la lutte du peuple salvadorien pour que le pauvre récupère le fruit de son travail. Mais l'Idole, ses armées, arracheront la vie du corps du prophète, de même qu'avant ils avaient arraché la vie du corps du pauvre pour lui voler son pain. M^{sr} Romero pouvait célébrer l'eucharistie, car son pain eucharistique était un pain économique dans la justice. Il avait prêché aux militaires et à l'Assemblée démocratique chrétienne pour qu'ils n'étouffent plus le corps pauvre de son peuple. En réponse, ils assassinèrent son corps de martyr. Ainsi s'accomplissait une fois de plus la prophétie de Jésus qui liait la vie du martyr à la liturgie :

L'heure vient où quiconque vous ôtera la *vie* pensera rendre un *culte* (λατρείαν) à Dieu (*Jn 16, 2*).

Celui qui ôte la vie au corps du martyr — et qui, auparavant, avait ôté, par la domination et le vol, la vie au corps du pauvre — rend un culte au fétiche. Aussi, le Christ dit-il, « qu'ils croiront », c'est-à-dire penseront rendre un culte à Dieu, mais, en réalité, rendront un culte au fétiche. Et, ici, nous en arrivons à la question fondamentale : « Quel est le critère de discernement du culte idolâtrique et du culte eucharistique ?

VIII. LA « CONDITION PRATIQUE DE POSSIBILITÉ » DU CULTE EUCHARISTIQUE

Un même groupe d'hommes, autour du même prêtre, peuvent offrir des pains semblables par leur structure réelle. Toutefois, l'un rendra un culte

à l'idole, et, en mangeant le pain, « mangera sa propre condamnation », tandis qu'un autre communiera à la Vie de l'Agneau immolé. Quel est le critère qui permet de discerner la droiture de celui qui offre (*ex opera operantis*) ?

Après tout cet exposé, nous croyons que la conclusion est claire. Dieu ne peut accepter le pain dérobé au pauvre, le pain de l'injustice. Mais il ne s'agit pas seulement d'une injustice personnelle, individuelle, ponctuelle. Comment interpréter l'injustice structurelle, le péché historique des systèmes ? Peut-on offrir comme pain eucharistique le fruit dérobé aux pauvres, aux classes opprimées, aux nations exploitées ? Aura-t-on rempli la condition pratique du pain eucharistique, qui peut être offert à Dieu, dans un système où, structurellement, on dépouille le travailleur (à présent, ce n'est plus l'Indien de la *répartition* du xv^e siècle) salarié dans le capitalisme d'une part du fruit de son travail ? Le péché structurel ne souille-t-il pas tout le pain et n'empêche-t-il pas d'avoir un pain de Justice qui puisse être offert ? Comment pourraient-ils offrir l'Eucharistie ceux qui vivent des dividendes des transnationales (comme Nestlé qui fait une propagande dans le Tiers Monde pour que les mères pauvres ne donnent pas leur lait à leurs bébés, mais plutôt du « lait en poudre » industriel) dans les pays riches ?

Quand Bartolomé découvrit tout cela, la relation entre le travail, la vie, le produit du travail, l'offrande du sacrifice, le pauvre, l'aliénation du fruit du travail comme mort, l'offrande du fruit dérobé comme offrande du fils devant le père... Quand il découvrit que ce pauvre était l'Indien... Quand il découvrit qu'il était celui qui exploitait l'Indien... Quand il découvrit que comme prêtre il pensait offrir dans l'eucharistie le pain dérobé aux pauvres dans le système structurel de la *répartition*... Quand il perçut la relation entre l'eucharistie, la liturgie et l'économie, le système de distribution et d'échange injuste des produits... il ne put plus célébrer l'eucharistie ! D'abord, le 15 août 1514, il libéra ses indigènes et « il réfléchit comment il pourrait, n'ayant plus un seul centavo, ni d'où en tirer, mais seulement une jument qu'il pourrait vendre pour cent pesos or, aller en Castille pour faire un rapport au roi sur ce qui se passait¹⁸ ».

Sa lutte pour la justice commençait qui occupera le reste de vie, cinquante-deux longues années de multiples persécutions. Il est certain qu'il put recommencer à célébrer son eucharistie... parce qu'il avait un pain qui n'était pas arraché aux pauvres. Il avait le pain de la justice, la *manne* du ciel, le pain pétri dans l'engagement pour l'intérêt du pauvre, pour la constitution de structures économiques plus justes, *condition pratique pour pouvoir* offrir le pain eucharistique, le « pain de vie ».

(Traduit de l'espagnol par sœur Jacqueline Dumont.)



CONCILIUM - 172

ÉDITORIAL, par MARY COLLINS et DAVID POWER

I. ARTICLES D'INTRODUCTION

ELISABETH SCHÜSSLER FIORENZA — Table partagée et célébration de l'eucharistie

ROBERT TAFT — La fréquence de l'eucharistie à travers l'histoire

ANGELUS HÄUSSLING — Motifs pour la fréquence de la célébration eucharistique

II. QUESTIONS CONTEMPORAINES SUR LA PRATIQUE EUCHARISTIQUE

KEVIN SEASOLTZ — Célébrations eucharistiques contemporaines. Motivations et significations mêlées

JOAN LLOPIS — Messes pour des circonstances publiques, civiles et religieuses

HEIN SCHAEFFER — La célébration eucharistique à la télévision : Réflexions sur une pratique

ENRIQUE DUSSEL — Le pain de la célébration, signe communautaire de justice

III. AUTRES FORMES DE CÉLÉBRATION

JOSEP CAMPS — Célébrations autres pour le dimanche

DIANN NEU — Nous nous appelons l'Église : L'expérience de liturgies féministes catholiques chrétiennes

IV. CONCLUSION ÉDITORIALE

DAVID POWER — Recevoir ce qui a été transmis